

LA PÂQUE DES PÈRES DE L'ÉGLISE

ON NE COMPREND LA FÊTE DE LA PÂQUE chez les Pères qu'en regardant l'unité du mystère pascal. En parcourant l'histoire de la fête, en regardant ses harmoniques chez les Pères, on voit aussi bien en cette fête le sacrifice de l'agneau pascal que la sortie d'Égypte, la passion du Christ que sa résurrection, la conversion individuelle que « le mystère de la Pâque », le baptême que l'eucharistie. La Pâque, telle qu'elle est comprise par les Pères, englobe toutes ces harmoniques. R. Cantalamessa repère ainsi quatre dimensions différentes ; historique ; sacramentelle (ou mystique) ; morale et spirituelle ; eschatologique ¹. Pour en saisir toute la richesse, un parcours historique peut aider. En effet, une étude seulement thématique ne tiendrait pas compte de son enracinement dans

Dominique GONNET, s.j., né en 1950 à Huy (Belgique), est entré dans la Compagnie de Jésus en 1973 après des études de lettres classiques et une coopération à Nazareth. Auteur de deux ouvrages, il travaille depuis 1992 à l'Institut des Sources chrétiennes, à Lyon.

1. R. CANTALAMESSA, *La Pâque dans l'Église ancienne*, Berne, Peter Lang, coll. « Traditio Christiana » 4, 1980, p. xlv. Il sera cité dorénavant : CANTALAMESSA, *Pâque*.

l'histoire et les rites. La Pâque juive, et les récits évangéliques de la passion et de la résurrection du Christ sont au point de départ de la célébration chrétienne, mais c'est à travers leur reprise par les Pères que je les aborderai. Saint Paul nous donne les composantes symboliques de la fête chrétienne émergeant de la fête juive : « Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain. Car le Christ, notre pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, ni du levain de méchanceté et de perversité, mais avec des pains sans levain : dans la pureté et la vérité » (1 Co 5, 7-8). Il est donc bien question de Pâque, du Christ, de l'agneau et des pains sans levain de la fête.

Premiers témoignages

Les premiers témoignages sont vraiment peu nombreux et ils se trouvent dans des textes qu'on ne peut dater avec précision. On les trouve du côté des chrétiens plus proches du judaïsme, ébionites (« pauvres »), judéo-chrétiens, ou « hébreux », dans les fragments des évangiles apocryphes qui portent leurs noms. L'Évangile des ébionites fait allusion au mode de célébration de la Pâque, dans l'abstinence de la chair, et l'on sait par un témoignage plus tardif que les ébionites « célébraient la Pâque avec du pain azyme et de l'eau, une seule fois dans l'année² ». Il s'agit d'une pâque encore très proche de celle des juifs.

Mais un autre texte tiré d'un apocryphe, la Lettre des apôtres, met dans la bouche de Jésus une prophétie concernant l'un des apôtres auxquels il s'adresse avant sa mort :

« Pour vous, cependant, gardez le souvenir de ma mort, qui est la Pâque. Alors l'un de vous, qui vous tenez près de moi, sera jeté en prison à cause de mon nom, et il sera

2. CANTALAMESSA, *Pâque*, p. 31, n° 12, n. 1 (les numéros correspondent aux différents extraits cités) ; voir aussi ORIGÈNE, *Comm. ser.* 76 sur Mt 26, 3-5 (coll. « Griechischen Christlichen Schriftsteller » [GCS] 11, p. 178).

très accablé et attristé car, tandis que, vous, vous ferez la Pâque, lui dans la prison ne la fera pas avec vous. Mais j'enverrai ma force sous l'apparence de mon ange, et les portes de la prison s'ouvriront, et il viendra vers vous, pour veiller et se reposer avec vous. Le coq ayant chanté, alors que vous aurez achevé mon agape et mon souvenir, on le reprendra et on le jettera pour son témoignage en prison, jusqu'à ce qu'il sorte et prêche comme je vous l'ai commandé. » Nous lui avons dit : « Ô Seigneur, n'as-tu pas achevé de boire la Pâque ? A nouveau, nous faudra-t-il le faire ? » Et il nous dit : « Oui, jusqu'à ce que je vienne d'après du Père avec mes plaies³. »

Ce texte, que l'on peut dater de la seconde moitié du II^e siècle, entre 160 et 170, est précieux, car il parle non seulement de la célébration de la Pâque qui pouvait encore se célébrer comme la Pâque juive, mais encore d'une vigile qui se poursuit jusqu'au chant du coq, elle-même suivie du « mémorial que [les apôtres] feraient du Christ ainsi que de l'Agape », du repas fraternel. L'allusion à la coupe (voir Lc 22, 17-18) qui suit fait très directement écho à l'eucharistie. Avec O. Perler, on peut reconstituer le schéma suivant : « Pendant la vigile du 14 au 15 nisan, on lisait et on commentait le douzième chapitre de l'Exode. Au chant du coq, vers 3 heures du matin, le jeûne était rompu par une agape suivie de l'Eucharistie. Entre la lecture commentée et l'agape suivie de l'Eucharistie, on a dû administrer le baptême⁴. » Le lien entre le repas de l'Exode (Ex 12) et l'eucharistie paraît manifeste. A noter que ce -n'est pas la traversée de la mer Rouge qui est lue, mais le repas de l'agneau pascal. Tous les symbolismes qui deviendront ceux de la fête ne sont pas encore présents, mais le noyau de la célébration est là. Ce type de liturgie semble avoir été celui des quartodécimans dont il va être question ci-après.

3. *Épître des apôtres* 15, F. BOVON - P. GEOLTRAIN (dir.), *Écrits apocryphes chrétiens*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade » 442, 1997, p. 372. Pour la datation et le manuscrit, voir *ibid.*, p. 359.

4. O. PERLER, Introduction à MELITON DE SARDES, *Sur la Pâque*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » [SC] 123, 1966, p. 25.

On en trouve une confirmation dans une compilation de textes réalisés vers 380 ap. J.-C, les *Constitutions apostoliques*, qui montre certainement un état ancien de la pratique ecclésiale, lorsqu'elle reprend la *Didascalie des douze apôtres* qui date du milieu du III^e siècle :

Jusqu'à ce que commence à luire le premier jour de la semaine, c'est-à-dire le dimanche, restez éveillés, depuis le soir jusqu'au chant du coq, et, rassemblés dans l'église, veillez, en priant et en invoquant Dieu pendant votre veille, en lisant la Loi, les Prophètes et les Psaumes jusqu'au chant du coq ; puis après avoir baptisé vos catéchumènes, lu l'Évangile avec crainte et tremblement et prêché au peuple le salut, mettez fin à votre deuil et priez Dieu qu'Israël se convertisse et que lui soient donnés une occasion de conversion et le pardon de son impiété⁵.

Déjà les deux aspects de Pâques sont présents : souffrance avec le Christ, exprimée par le jeûne qui précède la fête, mais liée à l'heure de la mort de Jésus, et passage vers la *pentecosté*, les cinquante jours qui suivent l'entrée dans la joie de Pâques, prélude du temps eschatologique.⁶ À noter cette solidarité qui demeure avec le peuple juif pour lequel on prie : on a conscience d'accomplir un rite qui vient d'eux.

Est aussi clairement en place le baptême, et il est intéressant d'avoir déjà le signe d'un développement des gestes autour de cette cérémonie centrale de la veillée pascale chez Tertullien, vers l'an 200. S'adressant à son adversaire Marcion, il lui rappelle que son dieu - dont Marcion refuse qu'il soit le Créateur - utilise bien les mêmes objets que le vrai Dieu :

5. *Les Constitutions apostoliques* V, 19, 3 : SC 329, 1986, p. 271-273 ; p. 190 dans l'éd. en un volume : Paris, Éd. du Cerf, 1992.

6. Voir O. CASEL, *La Fête de Pâques dans l'Église des Pères*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Lex orandi » 37, 1963, p. 89-91. Il sera cité dorénavant : CASEL, *Pâques*.

Mais ton dieu en tout cas, lui, jusqu'à maintenant, n'a réprouvé du Créateur ni l'eau dont il baptise les siens, ni l'huile dont il oint les siens, ni le mélange de miel et de lait dont il nourrit les siens à leur renaissance, ni le pain grâce auquel il rend présent son corps même ; il a besoin, même dans ses propres sacrements, des aumônes du Créateur⁷ !

On trouve là les composantes de la veillée pascale, avec ce miel et ce lait que l'on donnait aux nouveaux baptisés comme à des enfants, signe de la terre promise, geste que l'on retrouve dans les rituels éthiopien et jacobite⁸. Le rapport de la veillée pascale avec un engendrement et une renaissance est apparent dans ce geste.

À noter aussi une question d'horaire qui semble se référer directement à la Pâque juive, et dont Jérôme nous garde la trace. Elle fait référence à l'interprétation biblique du mot « Pâque », « passer » pour protéger, pour épargner ceux qui ont immolé l'agneau pascal :

D'après la tradition des Juifs, le Christ viendra au milieu de la nuit, à l'image du temps où, en Egypte, la Pâque fut célébrée et l'exterminateur vint, et le Seigneur passa sur les tentes, et les linteaux de nos fronts furent consacrés par le sang de l'agneau. Aussi a-t-il été maintenu comme une tradition apostolique qu'au moment de la veillée pascale il n'était pas permis de renvoyer avant le milieu de la nuit le peuple qui attendait la Parousie. Et quand cette heure était passée, tous célébraient la fête dans une sécurité retrouvée⁹.

7. TERTULLIEN, *Contre Marcion* I, 14, 3 (SC 365, p. 165) ; voir ID., *Co* 3, 3.

8. Voir HIPPOLYTE DE ROME, *La Tradition apostolique* 21 (SC 11 bis, p. 93 ; l'attribution à Hippolyte est aujourd'hui fortement contestée ; voir à ce propos P. DE CLERCK, *La Maison-Dieu* 236, 2003/4, p. 177-187) ; R. AMIET, *La Veillée pascale dans l'Église latine*, t. 1 : *Le rite romain : histoire et liturgie*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Liturgie » 11, 1999, p. 376-378.

9. JEROME, *Commentaire sur l'évangile de Matthieu* IV, 25, 6 cité par CASEL, *Pâques*, p. 83.

Mais se pose très vite dans l'Église la question de savoir à quelle date célébrer Pâque : à la date de la Pâque juive, ou le dimanche qui suit, sachant que le dimanche est devenu le « jour du Seigneur », et qu'il est lié à la résurrection du fait même que Jésus est apparu ce jour-là ?

La controverse quartodécimane

Grâce à Eusèbe de Césarée, nous avons les témoignages les plus circonstanciés sur les débats concernant la date de la Pâque au cours du II^e siècle¹⁰. Cela ne nous donne pas nécessairement le sens qu'elle avait pour les protagonistes de la discussion, mais montre des orientations.

Eusèbe de Césarée

Une querelle éclate : parmi les chrétientés de toute l'Asie, la tradition était de garder la date du 14 nisan selon la tradition juive, car c'était le jour de l'immolation des agneaux. Pour certains chrétiens, il fallait donc arrêter le jeûne ce jour-là. Mais d'autres mettaient fin au jeûne le dimanche suivant. Beaucoup d'évêques écrivent alors aux autres Églises en leur demandant de célébrer le dimanche. Polycrate, un évêque d'Asie, se défend en arguant de l'ancienneté de la tradition qui remonte aux apôtres Philippe et Jean, ainsi qu'à leurs disciples comme Polycarpe. Parmi eux se trouve Méliton de Sardes dont nous avons conservé une lettre sur la Pâque. « Là-dessus, le chef de l'Église des Romains, Victor, [...] proclame que sont excommuniés

10. Sur la date de la Pâque juive - 14^e jour après la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de printemps (défini alors vers le 25 mars) -, voir *Bible de Jérusalem*, appendice : Calendrier. Les jours de la semaine ne correspondent pas aux cycles de la lune. Voir V. SAXER, « Culte et liturgie », dans J.-M. MAYEUR, C. et L. PIETRI, *Histoire du christianisme*, t. 1, Paris, Desclée, 2000, p. 445-446; J. FANTINO, « La fête de Pâques », *Connaissance des Pères de l'Église* 93, mars 2004, p. 24-30.

tous les frères de ces pays-là sans exception 11» ! Irénée intervient à son tour en rappelant un événement du temps où Anicet était évêque de Rome : Polycarpe de Smyrne semble déjà être venu à Rome pour une question semblable, vers le milieu du IIe siècle. Anicet et Polycarpe avaient décidé de garder les coutumes observées¹² par les presbytres qui les précédaient, et ils se séparèrent en paix. Le critère donné par Irénée est important :

«La différence dans le jeûne met en valeur l'accord dans la foi »¹³.

Contrairement à ce que nous penserions aujourd'hui, ce n'est pas l'unité de la date de Pâque qui montre aux yeux d'Irénée la communion dans la foi, mais bien la capacité à maintenir des pratiques différentes tout en gardant l'unité de l'Église.

Ce texte nous parle du déplacement de la célébration vers le dimanche. On pourrait en déduire que l'accent est mis de la part des Romains sur la Résurrection du Christ plutôt que sur la Passion, d'autant que les quartodécimans semblent s'accorder avec « la tradition johannique [qui] célèbre, le 14 nisan, la mémoire de la mort du Seigneur et y voit, en vérité, comme l'accomplissement définitif de la Pâque juive.¹⁴ » Casel note également combien il y a accord sur ce sujet entre Jean et Paul, lui qui associe la Pâque à l'immolation du Christ (voir 1 Co 5, 7).

Ce n'est pas nécessairement parce que l'on défend de célébrer Pâques ou la fin du jeûne le 14 nisan que l'on voit dans cette fête uniquement la résurrection du Christ. La

11. IRENEE, *Lettre au pape Victor*, dans EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique* V, 24, 9 (SC 41, p. 69 ; p. 302 dans l'édition en un volume : Paris, Éd. du Cerf, 2003).

12. CANTALAMESSA (*Pâque*, p. xx-xxI) donne l'état du débat sur la question suivante : entre Polycarpe et Anicet, s'agit-il de la date de Pâque ou de la fin du jeûne ?

13. EUSEBE, *Hist. Eccl.* V, 24, 13 (SC 41, p. 70 ; p. 302 dans l'édition en un volume : Paris, Éd. du Cerf, 2003) ; voir Y. CONGAR, *Diversités et communion*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Cogitatio Fidei » 112, 1982, p. 26-29, référence et remarques dont je remercie le P. Michel FEDOU.

14. CASEL, *Pâques*, p. 26.

preuve en est que l'empereur Constantin lui-même, farouche défenseur du dimanche, écrit deux siècles plus tard : « Le Sauveur ne nous a laissé qu'un jour de fête de notre rédemption : celui de sa sainte passion ¹⁵. »

Méliton (vers 138-161)

À l'inverse, Méliton de Sardes, qu'Eusèbe classe parmi les quartodécimans, développe une théologie du mystère pascal tout entier ; il est le premier à utiliser l'expression « mystère de la Pâque » : « C'est ainsi qu'est nouveau et ancien, éternel et temporaire, corruptible et incorruptible, mortel et immortel le mystère de la Pâque ¹⁶ », et il montre ensuite comment les éléments de la Pâque juive ont été transformés dans le Logos : « Corruptible est le mouton, incorruptible le Seigneur ; immolé comme agneau, ressuscité comme Dieu » (§ 4). Il est vrai qu'il donne ensuite le verbe *paschein*, « souffrir », comme étymologie au mot « pâque » (voir § 46), mais ce sens ne semble pas du tout affecter sa compréhension du mystère ; en témoigne encore ce passage qui met l'accent sur le salut :

Il prit sur lui les souffrances de celui qui souffrait, par le corps capable de souffrir, détruisit les souffrances de la chair et tua, par son esprit qui ne peut mourir, la mort homicide (§ 66).

C'est lui qui nous arracha de l'esclavage pour la liberté, des ténèbres pour la lumière, de la mort pour la vie, de la

15. CONSTANTIN LE GRAND, *Lettre aux Églises* 8, cité par EUSEBE DE CÉSARÉE, *Vita Constantini* 3, 18 (CANTALAMESSA, *Pâque*, p. 87, n° 52).

16. MELITON DE SARDES, *Sur la Pâque* 2 (SC 123, p. 61). Ce texte, comme beaucoup d'autres qui suivent, fait partie du dossier CANTALAMESSA, *Pâque*. Dorénavant, je donnerai seulement la référence dans la collection des Sources chrétiennes quand elle existe, ce qui permet de retrouver le contexte. Les volumes de cette collection contenant des homélies pascales ont les numéros suivants : 27, 36, 48, 74 bis, 116, 123, 146, 187, 247.

tyrannie pour une royauté éternelle, lui qui fit de nous un sacerdoce nouveau et un peuple élu, éternel. C'est lui qui est la Pâque de notre salut (§ 68-69).

L'accent est mis sur le salut reçu par la passion du Christ et sa résurrection, par ses souffrances comme par sa vie nouvelle. On reconnaît dans cette hymne qu'est finalement le *Sur la Pâque* de Mélicon aussi bien une homélie qu'un *praeconium*, une louange à Dieu qui soit proclamation de la bonne nouvelle, tout proche de l'*Exultet* 17; ce qui fait dire à Cantalamessa que « des origines à la fin du III^e siècle, [...] la tradition pascale est fondamentalement une », que « c'est une Pâque christologique, dont le donné est historico-commémoratif et eschatologique ¹⁸ ». Mais, dans une situation liturgique où la seule fête de l'année est Pâques, on peut comprendre qu'elle englobe tout le mystère et qu'on peut y chanter une hymne comme celle-ci :

Qu'ils soient aussi en fête, les chœurs des astres, signalant celui qui se lève avant l'étoile du matin ; qu'il soit aussi en fête, l'air, qui a pour mesure des profondeurs et des étendues sans mesure ; qu'elle soit aussi en fête, l'eau salée de la mer, qui fut honorée par les traces des pas sacrés ; qu'elle soit aussi en fête, la terre, qui a été lavée par un sang divin ; qu'elle soit aussi en fête, toute âme humaine, qui a été réanimée par la Résurrection pour une renaissance nouvelle 19 !

Le centre de l'événement commémoré est ici le Christ, comme c'était Dieu dans la Pâque juive. Dans un développement ultérieur de l'événement de Pâques, c'est la descente du Christ aux enfers qui va signifier comment l'événement pascal assume la totalité de l'humanité, non pas seulement la présente et la future, mais la part de l'hu-

17. Voir O. PERLER, Introduction, SC 123, p. 24-29.

18. CANTALAMESSA, *Pâque*, p. xlx.

19. *Homélies pascales*, t. 1 : *Une homélie inspirée du Traité sur la Pâque d'Hippolyte* 3, Paris, Éd. du Cerf, coll. SC 27, 1950, p. 120.

manité qui a déjà vécu²⁰. Cette dimension sera associée au vendredi saint.

L'interprétation de la Bible que font les auteurs d'Alexandrie en Egypte va conduire à mettre l'homme et sa démarche personnelle au centre. La théologie alexandrine enrichit ainsi la compréhension de Pâques de significations nouvelles, sans que nous n'en ayons les attestations liturgiques.

Pâques transitus

Dans le creuset alexandrin, il existe déjà une interprétation des premiers livres de la Bible et de leurs préceptes. Philon d'Alexandrie, né quelques années avant le Christ et mort après lui, développe ce type d'exégèse et, comme juif, aborde aussi le thème de la Pâque sur un mode allégorique. Ce mode conduit à insister sur la transformation de l'homme, ouvrant sur une perspective anthropologique et non plus d'abord christologique. Mais on ne peut lire cette transformation sans toutes ses harmoniques, liées à l'eucharistie, au baptême, à la lumière, et qui exprime le don de Dieu manifestant cette transformation reçue d'en haut.

Philon et Clément d'Alexandrie

Les auteurs alexandrins vont emboîter le pas à Philon qui réinterprète les lois juives et les événements de la vie des Patriarches de façon allégorique. Pour lui, la Pâque est la fête de l'Heureux Passage, en grec *diabasis* (Vulgate : *transitus*) :

Mais pour ceux qui ont coutume de donner aux textes une interprétation allégorique, la fête de l'Heureux Passage fait allusion à la purification : Ils disent, en effet, que l'homme épris de la sagesse ne s'efforce à rien d'autre qu'à

20. Par exemple, l'*Exultet*.

réaliser le passage hors du corps et des passions, lesquelles débordent chacune à la façon d'un torrent, si l'on n'en brise ni arrête le cours par les préceptes de la vertu²¹.

Par rapport au texte de la Bible, Philon introduit déjà un déplacement. Car ce que signifie le mot *Pésah* dans l'Exode n'est pas la traversée de la mer Rouge, mais le passage est celui de Dieu qui « passe outre » (Ex 12, 13), qui « passe au-delà » des portes marquées du sang de l'agneau, qui « passe par-dessus²² ». L'option de Philon va être décisive et elle a peut-être même influencé saint Jean (Jn 13, 1).

Clément d'Alexandrie utilise très finement la chronologie johannique qui met le repas pascal de Jésus à la Parascève, jour de la « préparation » de la Pâque, la veille du 14 nisan, pour éclairer cette transformation : il parle de la préparation des disciples par le lavement des pieds :

Dans les années précédentes, le Seigneur a célébré la Pâque et a mangé l'agneau immolé par les Juifs. Mais après qu'il eut annoncé être lui-même la Pâque, l'agneau de Dieu, la victime conduite à l'immolation, il enseigna aussitôt à ses disciples le mystère préfiguré par le treizième jour, ce jour où ils lui demandèrent : « Où veux-tu que nous te préparions le repas de la Pâque ? » En ce jour avaient lieu la sanctification des azymes et la préparation de la fête et c'est pourquoi en ce jour Jean raconte que le Seigneur a lavé les pieds de ses disciples comme pour les préparer. Et ce fut le jour suivant que notre Sauveur souffrit sa passion, étant lui-même la Pâque immolée par les Juifs.²³

21. PHILON, *De specialibus legibus* 147 (Paris, Éd. du Cerf, coll. « Œuvres de Philon d'Alexandrie » 24, 1975, p. 321).

22. *Hyperbasis*, traduction en grec par Aquila du mot hébreu *Pésah* ; voir JEROME, texte cité ci-dessus p. 37.

23. CANTALAMESSA, *Pâque*, p. 63, n° 36 : extrait du *Chronicon paschale*, éd. L. Dindorf, Bonn, 1832, p. 14-15.

Origène

Mais c'est Origène qui va le plus loin. Il critique d'abord l'étymologie populaire chez les chrétiens qui fait provenir Pâques de *paschein* et il rétablit son étymologie selon la Bible²⁴:

La plupart des frères, peut-être même tous, admettent que la Pâque est ainsi appelée du nom de Pâque d'après la Passion du Sauveur ; mais, chez les Hébreux, la fête en question a pour nom propre, non pas *pascha*, mais *Fas* [Origène explique ensuite qu'il s'agit phonétiquement de *pasah*]... ce qui, en traduction, veut dire « passage ». Puisque lors de cette fête le peuple sort d'Égypte, il est logique de l'appeler *Fas*, c'est-à-dire « passage »... Et si l'un des nôtres, rencontrant des Hébreux, dit trop précipitamment que la Pâque est ainsi appelée à cause de la Passion du Sauveur, ils se riront de lui comme de quelqu'un qui ne sait pas du tout quel est le sens qui découle du nom, à supposer qu'en parfaits Hébreux ils interprètent authentiquement le nom de la Pâque²⁵.

Ce qui préoccupe Origène, c'est de « voir la Pâque chrétienne accomplir la juive :

- semaine de la création = Pâque juive²⁶ ;
- immolation de l'agneau = sacrifice du Seigneur²⁷ ;
- quatorzième jour de nisan = Pâque chrétienne²⁸...

Nous ne sommes pas du tout en droit de dire qu'Origène témoigne en faveur de l'usage de célébrer le baptême

24. Il règne une grande incertitude sur la signification réelle de cette racine : « boiter », « danser », « épargner »... ! Voir *Dictionnaire de la Bible - Supplément* 6, Paris, Letouzey, 1960, col. 1121-1122.

25. ORIGÈNE, *Sur la Pâque* 1-2, Paris, Beauchesne, coll. « Christianisme antique » 2, 1979, p. 157-159.

26. *Comm.* XV, 31 sur Mt 20, 1-16 (GCS 10, p. 444).

27. *Fr.* 526 sur Mt 26, 20 (GCS 12, p. 215).

28. *Fr.* 520 sur Mt 26, 2-5 et *Fr.* 552 sur Mt 27, 35 (GCS 12, p. 213, 226).

solennel pendant la vigile pascalle à Alexandrie dans le premier tiers du III^e siècle²⁹. »

Ce n'est pas un hasard si, devant les objections des païens comme Celse qui accuse les chrétiens de ritualisme, il généralise la Pâque à toute l'existence chrétienne, faisant ainsi un passage paradoxal à la limite ; tout instant devient Pâque. Ce texte nous rappelle aussi que la Parascève était également célébrée à Alexandrie, comme Clément pouvait nous le laisser supposer.

On objectera nos célébrations des dimanches, de la Parascève, de Pâques, de la Pentecôte. Il faut répondre : Si l'on est [un chrétien] parfait, quand on ne cesse de s'appliquer aux paroles, aux actions, aux pensées du Logos de Dieu qui par nature est le Seigneur, on vit sans cesse dans les jours du Seigneur, on célèbre sans cesse les dimanches. De plus, quand on se prépare sans cesse à la vie véritable, et qu'on s'éloigne des plaisirs de la vie qui trompent la multitude, sans nourrir le désir de la chair, mais châtiant au contraire son corps et le réduisant à la servitude, on ne cesse de célébrer la Parascève. En outre, quand on a compris que le Christ notre Pâque a été immolé et qu'on doit célébrer la fête en mangeant la chair du Logos, il n'est pas d'instant où on n'accomplisse la Pâque, [terme] qui veut dire « passage » : car par la pensée, par chaque parole, par chaque action on ne cesse de passer des affaires de cette vie à Dieu en se hâtant vers la cité divine³⁰.

On retrouve dans le monde latin les échos de cette pensée avec Ambroise qui s'inspire de Philon :

Nos pères mangeaient la pâque à la hâte, les reins ceints, les pieds libérés du lien des sandales, comme s'ils laissaient là le fardeau de leur corps pour se tenir prêts à passer ailleurs ; la pâque du Seigneur fait en effet passer des passions à la pratique de la vertu.³¹

29. V. SAXER, *Les Rites de l'initiation chrétienne du II^e au VI^e siècle : esquisse historique et signification d'après leurs principaux témoins*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1988, p. 175-176.

30. ORIGÈNE, *Contre Celse* VIII, 22 (SC 150. p. 223-225).

31. AMBROISE, *De Caïn et Abel* I, 31 (trad. Michel Poirier).

Et Jérôme lui-même, grand connaisseur d'Origène :

Pour nous, nous fêtons notre « passage » c'est-à-dire phase, lorsque nous laissons de côté les choses de la terre et l'Égypte, et que nous nous dirigeons vers le ciel³².

Grégoire de Nazianze se rapproche également beaucoup d'Origène par qui il est influencé :

L'expression signifie « passage » : historiquement, elle s'explique par la fuite, la migration qui mène d'Égypte en Canaan ; spirituellement par le progrès et l'ascension qui mène du bas vers le haut, vers la terre de la promesse³³.

L'aspect liturgique est cependant souligné par Origène dans cette réflexion sur « la chambre d'en haut » (Mc 14, 15) où Jésus veut que la Pâque soit préparée :

Quiconque célèbre la Pâque avec Jésus est en haut dans une chambre d'en haut, spacieuse,... balayée, ornée et prête ; et si tu montes avec lui pour célébrer la Pâque, il te donne la coupe de l'alliance nouvelle, il te donne le pain de bénédiction, il te fait cadeau de son corps et de son sang³⁴.

Dans ce contexte, célébrer la Pâque, c'est participer à l'eucharistie.

Baptême et renaissance

Si elle n'existe pas en lien avec Pâque chez Origène, toute une symbolique de naissance s'attache également au baptême. En témoigne Méthode d'Olympe³⁵, qui est né

32. JEROME, *Commentaire sur l'évangile de Matthieu* IV, 26, 1 (trad. *Œuvres complètes*, t. 10, Paris, Louis Vives, 1884, p. 83). Le terme « phase » correspond à la transcription « Fas » utilisée par Origène ci-dessus, p. 44.

33. GREGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 45, 10 (trad. J.-M. MATHIEU).

34. ORIGENE, *Homélie sur Jérémie* XIX, 13 (SC 238, p. 229-231).

35. Sans doute évêque d'Olympe en Lycie, il est mort en 311 ; voir C. RiGGi, « Méthode d'Olympe », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien [DECA]*, t. 2, Paris, Éd. du Cerf, 1990, p. 1637.

vers la fin de la vie d'Origène, et qui, sur ce point, est proche de lui. Il compare Jésus sur la croix à Adam tombé dans une torpeur, une « extase » dans la traduction grecque de la Septante :

Le Logos [...] renouvelle son « extase » (Gn 2, 21) dans la commémoration que l'Église fait de sa Passion : l'Église ne pourrait, autrement, recevoir le germe ni assurer par le « bain de régénération » (Tt 3, 5) la nouvelle naissance des croyants, si pour eux aussi le Christ se vidant de soi-même pour se rendre saisissable comme j'ai dit, dans la récapitulation (*anakephalaiosis*) de sa Passion, ne mourait à nouveau, descendu des cieux pour étreindre l'Église son épouse, offrant son côté pour qu'en soit tiré un pouvoir capable de faire croître tous ceux qui ont en lui leur fondement, ceux qui grâce au baptême ont pris naissance par prélèvement de ses os et de sa chair, c'est-à-dire de sa sainteté et de sa gloire³⁶.

Ainsi Méthode associe la passion à la naissance de nouveaux croyants par le baptême. Le mot qu'il emploie est *anakephalaiosis* (voir Ep 1, 10). Dans ce texte, l'action du Christ est présentée comme sacramentelle : « Le mystère de la Pâque chrétienne [...] rend sacramentellement présent l'acte rédempteur du Christ³⁷ », il rassemble en cet événement célébré annuellement par la veillée et le baptême la plénitude du salut du Christ. Un autre texte explique que l'Église est mère des nouveaux baptisés grâce au « retour périodique » de la « pleine lune », dans une fête où les baptisés sont illuminés par la clarté de la lune, dans une figure de résurrection³⁸.

Dans un autre contexte théologique, celui d'Antioche, on retrouve le lien de Pâques avec le printemps. Ce n'est pas seulement le fait que Pâques tombe toujours au moment du printemps, mais il est mis ici en relation avec la Création :

36. METHODE D'OLYMPE, *Le Banquet* III, 8 (SC 95, p. 107-109).

37. CASEL, *Pâques*, p. 82.

38. METHODE, *ibid.*, VIII, 6 (SC 95, p. 215-217) ; voir CASEL, *Pâques*, p. 81-82.

La terre, dans cette saison, se ranime, elle produit toutes sortes de fleurs. Les eaux du baptême font naître aujourd'hui des prés plus brillants que les prés terrestres. Et ne vous étonnez pas, mes frères, si les eaux enfantent des prés émaillés de fleurs. Ce n'est pas par sa vertu propre que la terre, au commencement, a produit différentes espèces de plantes, mais parce qu'elle obéissait aux ordres de l'Être souverain³⁹.

Le rapport avec la Création est explicité par l'analogie entre les poissons et les nouveaux baptisés à qui l'eau donne la vie !

Nuit et lumière

Grégoire de Nazianze connaît un autre thème qui est l'attraction de cette lumière d'en haut. Là aussi, il utilise le symbole de la lumière et des vêtements blancs que les baptisés portaient jusqu'au dimanche suivant, *in albis*. Ce symbole, issu de la liturgie, développe une autre harmonique du jour de Pâques que la restauration de la veillée pascale a bien mise en valeur par le feu pascal, ce feu qui faisait partie de toute veillée, à commencer par celle du sabbat :

Elle était belle sans doute notre cérémonie d'hier dans ses habits de lumière et sa procession de flambeaux, que nous avons célébrée en privé comme en public et à laquelle a pris part chaque famille et presque chaque rang, où nous illuminions la nuit d'une flamme abondante, cérémonie dont le type est la grande lumière - je veux dire tant celle que le ciel nous envoie d'en haut depuis ses phares que celle qui est supracéleste et qui réside dans les anges, cette nature lumineuse première après la première, puisqu'elle reçoit sa source de tout là-haut, et qu'enfin celle qui réside

39. JEAN CHRYSOSTOME, *Sermon pour la fête de Pâques 5*, dans *Le Mystère de Pâques*, éd. A. Hamman et F. Quéré, Paris, B. Grasset, coll. « Lettres chrétiennes » 10, 1965, p. 130.

dans la Trinité, chez qui toute lumière se constitue, puisqu'elle se divise depuis la lumière indivisible et reçoit de là son honneur.⁴⁰

Ainsi la lumière est le signe du don de Dieu, des anges et de la Trinité elle-même, source de toute lumière. On trouve une formulation comparable, au sujet de la lumière, dans cette homélie du IV^e siècle qui s'inspire d'un traité d'Hippolyte sur la Pâque :

Voici que les rayons sacrés de la lumière du Christ resplendissent, les purs flambeaux de l'Esprit pur lèvent, et les trésors célestes de gloire et de divinité sont ouverts ; la nuit immense et obscure a été engloutie, les sombres ténèbres ont été détruites dans cette lumière, et l'ombre triste de la mort est rentrée dans l'ombre. La vie s'est étendue sur tous les êtres, et tous les êtres sont remplis d'une large lumière ; l'Orient des orientes occupe l'univers, et celui qui était « avant l'étoile du matin » (Ps 109, 3) et avant les astres, immortel et immense, le grand Christ brille sur tous les êtres plus que le soleil. C'est pourquoi, pour nous tous qui croyons en lui, s'instaure un jour de lumière, long, éternel, qui ne s'éteint pas, la Pâque mystique, célébrée en figure par la Loi et accomplie effectivement par le Christ, la Pâque merveilleuse, prodige de la divine vertu et œuvre de la divine puissance, fête véritable et éternel mémorial, impassibilité qui sort de la Passion et immortalité qui sort de la mort, Vie qui sort du tombeau et guérison qui sort de la plaie, résurrection qui sort de la chute et ascension qui sort de la descente [aux enfers]⁴¹.

Origène envisage la dimension eschatologique de la veillée pascale. Elle s'ouvre sur la troisième Pâque : « Toute la vie du chrétien et de l'Église est une sortie d'Égypte marquée de différents passages, depuis le premier, celui de la conversion à la foi, jusqu'au dernier, celui de la migration hors du corps et du monde⁴² », car pour lui :

40. GREGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 45, 2 (trad. J.-M. Mathieu).

41. *Homélie pascales*, t. 1 : *Une homélie inspirée du Traité sur la Pâque d'Hippolyte* 1, SC 27, p. 116-118.

42. CANTALAMESSA, *Pâque*, p. xxI.

Les réalités corporelles sont figures de réalités spirituelles et les réalités historiques de réalités d'ordre intelligible «.

« Origène distingue donc trois choses : la célébration de la Pâque sous l'Ancien Testament⁴⁴, à titre de figure (ombre) ; la liturgie de l'Église, accomplissement du type et réalité christique, mais encore mêlée de symboles terrestres ; enfin au ciel, la fête éternelle, dans laquelle la fête de l'Église se déploie selon sa réalité plénière⁴⁵. » Cela ne veut pas dire qu'il n'attache pas d'importance à la liturgie, mais il accentue son côté d'image anticipatrice de la vraie réalité qui est éternelle, au-delà de la mort. Ce sera :

la troisième Pâque qui sera célébrée parmi les myriades d'anges dans la plus parfaite des solennités et le plus heureux des exodes⁴⁶.

Pâques ouvre donc sur l'au-delà du temps. Origène contribue avec d'autres à donner sa dimension théologique aux différents sacrements et symboles de la fête, mais la tendance à la ramener à une commémoration marque les époques qui suivent le siècle d'Origène, le III^e siècle.

Pâques commémoration

Des indices

Nous sommes partis d'une fête qui rassemblait en elle tout le mystère ; mais le récit des synoptiques déroule chaque jour de la semaine sainte les événements que la fête de Pâque rassemble, ceux de la passion et de la résurrec-

43. ORIGÈNE, *Commentaire sur saint Jean X*, 110 (SC 157, p. 449).

44. Selon lui, Moïse aurait eu conscience des réalités christiques que les rites de l'ancienne loi anticipaient : voir ORIGÈNE, *Homélie sur les Nombres V*, 1, 3 (SC 415, p. 123).

45. CASEL, *Pâques*, p. 71.

46. ORIGÈNE, *Commentaire sur saint Jean X*, 111 (SC 157, p. 449).

tion du Christ. Une tendance à faire coïncider le déroulement des événements avec les moments de la fête de Pâques se manifeste sur un point en particulier : quand est-ce que le Christ est ressuscité ? quand doit-on arrêter le jeûne ? Il existe une pratique générale du jeûne, mais selon différentes durées : quarante heures⁴⁷, deux jours, jusqu'à six jours avant la Pâque comme dans la *Didascalie*⁴⁸. Tous sont d'accord pour « attendre le moment de la résurrection de notre Seigneur pour commencer la fête et la joie, en humiliant son âme jusqu'à ce moment par le jeûne⁴⁹ ». Par exemple, Tertullien témoigne que l'on peut jeûner le vendredi de la *Parascève*, mais qu'il n'y a que pour Pâques que l'on peut jeûner le samedi, et même renoncer au baiser de paix, parce que la sortie du jeûne et de la pénitence se fait avec le repas eucharistique. Ce jeûne de Pâques est absolu, alors que le jeûne ordinaire est un *semieiunium*, un jeûne que l'on rompt au coucher du soleil, comme le ramadan. Alors quand le rompre ? Denys veut fixer entre minuit et l'aurore, «le chant du coq». C'est alors le moment de se réjouir pour le Christ ressuscité. Pourtant, ce n'est pas au sujet de la Résurrection que nous pouvons avoir des certitudes horaires ! D'ailleurs, des textes syriens plus tardifs ramènent la fin du jeûne à minuit pour ne pas jeûner le dimanche⁵⁰ et, dans le rite romain, cette contrainte du jeûne va amener à célébrer la vigile pascale le samedi matin ! La rupture du jeûne au moment supposé de la Résurrection est un signe d'une tendance générale à faire correspondre les différentes célébrations aux jours et heures indiqués dans le récit évangélique. C'est à Jérusalem, sur les lieux mêmes où Jésus avait vécu, que cette tendance trouvera d'abord sa réalisation.

47. Mentionné par Irénée dans sa lettre au pape Victor, EUSEBE, *Hist. Eccl.* V, 24, 12 (SC 41, p. 70 ; p. 302 dans l'éd. en un volume : Paris, Éd. du Cerf, 2003).

48. *La Didascalie des douze apôtres XXI*, 17, trad. du syriaque par F. Nau, Paris, Lethielleux, 1912², p. 168.

49. Pour tout ce passage, voir CASEL, *Pâques*, p. 71-72 ; TERTULLIEN, *De ieiunio* 14.

50. CANTALAMESSA, *Pâque*, p. 135, n° 86, n° 4.

Égérie et le Lectionnaire arménien

Nous disposons d'une description des rites à Jérusalem grâce à Égérie⁵¹, qui y effectue son pèlerinage vers 383, mais aussi grâce à un Lectionnaire arménien⁵² « qui nous donne les renseignements qu'Égérie a omis [...] Toute la cérémonie a lieu au Martyrium, comme le dit Égérie, après un bref passage à l'Anastasis [pour rappeler l'inhumation au sépulcre]. Elle commence par le rite du lucernaire (l'évêque allume la lampe), immédiatement suivi par la vigile : celle-ci s'ouvre par un psaume responsorial et se continue par douze lectures de l'Ancien Testament, chacune suivie d'une prière avec agenouillement. Plusieurs de ces douze lectures se retrouvent dans les plus anciens lectionnaires⁵³. Après ces lectures, pendant que l'on chantait l'hymne des trois jeunes gens correspondant à la dernière lecture, les nouveaux baptisés, après leur halte à l'Anastasis, entraient avec l'évêque dans le Martyrium, où ils assistaient à la première célébration de l'eucharistie de la nuit pascale. Cette célébration était doublée par une autre, plus brève à l'Anastasis⁵⁴».

Ce qui donne la chronologie suivante de la fête :

Dimanche des Rameaux : procession avec des rameaux à partir du mont des Oliviers et *redditio symboli* par les catéchumènes ;

Mardi : lecture du discours eschatologique des Évangiles (Mc 13, 5-57 par.), au mont des Oliviers ;

51. ÉGERIE, *Journal de voyage*, SC 296.

52. A. RENOUX, *Le Codex arménien Jérusalem 121*, t. 1 : *Introduction aux origines de la liturgie hiérosolymitaine. Lumières nouvelles*, Louvain, Peeters, coll. « Patrologie orientale [PO] » 35/1, 1969, chap. III (« La vigile pascale »), p. 84-100 ; t. 2 : *Édition comparée du texte et de deux autres manuscrits*, PO 36/2, 1971, p. 295-313.

53. Gn 1, 1 - 3, 24 ; 22, 1-18 ; Ex 12, 1-24 ; Jonas 1, 1 - 4, 11 ; Ex 14, 24 - 15, 21 ; Ez 37, 1-14 ; Dn 3, 1-35a (Voir B. BOTTE, « Le choix des lectures de la veillée pascale », *Questions liturgiques et paroissiales* 33, 1952, p. 65-70).

54. P. MARAVAL, SC 296, p. 290, n. 1.

Mercredi : lecture du récit de la trahison de Judas (Mc 14, 10-11 par.) au Saint-Sépulcre.

Jeudi soir : nuit de jeudi à vendredi en vigile au mont des Oliviers à Gethsémani (Mc 14, 32-52 par.) ; en Syrie, l'institution de l'eucharistie est commémorée, pendant cette vigile⁵⁵.

Vendredi saint : évocation, le matin, de la parution de Jésus devant Pilate (Mc 15, 2-15 par.) et de sa flagellation (Mc 15, 16-20 par.) ; à midi, monstration du bois de la Croix retrouvé par Hélène, puis lecture du récit de la Passion, accompagné des prophéties de l'Ancien Testament, pendant trois heures. Certains fidèles veillent aussi pendant la nuit de vendredi à samedi.

Samedi saint : pas d'office spécial ; jeûne⁵⁶, en souvenir de l'« absence de l'époux » (Mc 2, 20 par.) et du « repos⁵⁷ » du Christ⁵⁸ ; souvenir aussi de sa descente au séjour des morts ;

Nuit de samedi à dimanche : vigile pascale⁵⁹.

Cette disposition des rites laisse à penser que Pâques est une pure réalité narrative et chronologique, une simple commémoration. Grégoire de Nazianze lui-même introduit un découpage du temps lorsqu'il dit :

Hier j'étais crucifié avec le Christ ; aujourd'hui, je suis glorifié avec lui. Hier, je mourais avec lui, avec lui aujourd'hui je viens à la vie. Hier j'étais enseveli avec lui, aujourd'hui je me lève avec lui⁶⁰.

55. APHRAATE LE SAGE PERSAN, *Exposé XII : De la Pâque 6-7* (SC 359, p. 575-577).

56. Voir supra, p. 51, n. 49.

57. Voir CHROMACE D'AQUILEE, *Sermon 16 pour la Grande Nuit 1* (SC 154, p. 575-577) à propos du Ps 3, 6.

58. *Les Constitutions apostoliques* VII, 23, 4 ; VIII, 47, 7 (SC 336, p. 51, 277 ; p. 254, 341 dans l'édition en un volume : Paris, Éd. du Cerf, 1992).

59. Ce déroulement est proposé d'après A. RORDORF, art. « Pâques », *DEÇA*, t. 2, Paris, Éd. du Cerf, 1990, p. 1904-1905.

60. GREGOIRE DE NAZIANZE, *Discours 1, 4* (SC 247, p. 77).

Comme le note R. Cantalamessa, « une certaine division du contenu unitaire de la Pâque commence à s'affirmer ». En témoigne également ce texte de Jacques de Saroug :

Avant-hier le berger fut frappé et ses agneaux furent dispersés, Aujourd'hui les loups se sont enfuis et le troupeau exulte⁶¹.

C'est encore apparent dans le même sermon par le récit, repris des apocryphes⁶², de l'apparition du Christ en gloire aux gardiens du tombeau. Cette représentation, bien qu'encore associée à l'échelle de Jacob, deviendra la représentation commune de la Résurrection, la réduisant à un événement particulier. Tout en reconnaissant la splendide réalisation de la semaine sainte à Jérusalem telle que nous la décrit Égérie, la nécessité se fait sentir d'accorder cette dimension commémorative avec le sens théologique de la fête.

Pâques, mystère et sacrement

C'est saint Augustin⁶³ qui va rendre possible une synthèse entre les différentes compréhensions de Pâque en aidant à trouver comment passé, présent et avenir se conjuguent dans le mystère pascal.

Augustin représente une position équilibrée et surtout théologiquement large et englobante : pour lui, la veillée pascale est « la mère de toutes les saintes vigiles, durant laquelle le monde entier se tient en éveil⁶⁴ ». Il ne se satis-

61. JACQUES DE SAROUG (451-521), *Homélie festive sur le dimanche de la Résurrection*, trad. F. Rilliet, PO 43/4, p. 631.

62. Les apocryphes aiment à mettre en scène la victoire du Christ sur la mort : Voir R. WINLING, *La Résurrection et l'Exaltation du Christ*, Paris, Ed. du Cerf, coll. « Théologies » 2000, p. 150-167.

63. Pour tout ce développement, je m'appuie sur I.-H. DALMAIS, art. « Pâques », *Dictionnaire de Spiritualité* 12/1, col. 176-177.

64. AUGUSTIN, *Sermon* 219 (trad. : *Œuvres complètes*, t. 18, Paris, Louis Vivès, 1872, p. 172).

fait pas de voir que la Pâque reste confondue dans les mentalités avec *paschein*, « souffrir ». D'autre part, il voit bien que la fête de Pâques va au-delà de celle de la Nativité, au point qu'elle constitue comme un sacrement. Il va renouveler la compréhension de la *Pâques-transitus* en faisant un retour à l'Écriture et en relisant l'Évangile de Jean sous cet angle⁶⁵ : le passage de Jésus à son Père (Jn 13, 1) et le passage de celui qui croit en Jésus-Christ de la mort à la vie (Jn 5, 24).

On célèbre un sacrement lorsqu'on fait mémoire de l'événement de telle sorte que la signification est perçue de ce que l'on reçoit saintement. Ainsi nous célébrons la Pâque non seulement en rappelant l'événement, c'est-à-dire la mort et la résurrection du Christ, mais en n'omettant rien de ce qui est attesté à son sujet et qui donne au sacrement sa signification. Car, si l'Apôtre peut dire : « Il est mort pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification » (Rm 4, 25), c'est que dans la passion du Seigneur et dans sa résurrection est sacralisé notre passage de la mort à la vie⁶⁶.

À cette conception de *Pâques-sacramentum* s'associe celle de *Pâques-sollemnitatis* : cet équilibre entre l'événement en lui-même et la transformation personnelle qui y est associée donne sa plénitude à la célébration nocturne. Nous sommes tout entier associés à cette vie nouvelle qui est inaugurée dans le corps de Jésus à Pâques. Il ne s'agit pas simplement de grâces plus abondantes reçues à l'occasion de cette fête, comme nous le verrons plus tard avec saint Léon, mais d'une fête au « caractère unique et proprement sacramentel ». Cette conception va au-delà également de la célébration joyeuse de la Résurrection, car elle englobe le passage du Christ lui-même « ressuscité pour ne plus mourir et à jamais soustrait au pouvoir de la mort⁶⁷ » et toute l'humanité qu'il fait passer de la mort à la vie.

65. Voir AUGUSTIN, 2^e *Lettre à Januarius*, *Epist.* 55, 1, 2 (trad. : *Œuvres complètes*, t. 4, Paris, Louis Vivès, 1873, p. 457).

66. *Ibid.* 55, 1, 2 : trad. dans CANTALAMESSA, *Pâque*, p. 192, n. 124.

67. Rm 6, 9 cité par AUGUSTIN, *Sermo Guelf.* 5, 4 (SC 116, p. 219).

La répétition annuelle de la fête n'a de sens que si le chrétien refait le passage de la mort à la vie qui a été celui de son baptême. Il passe ainsi « d'Adam au Christ, du vieil homme à l'homme nouveau, du vieux levain aux azymes du vieux au neuf⁶⁸ », des jours d'ici-bas au jour unique, qui est le Christ.

Ce parcours sur les Pères nous invite à reconnaître tout ce que pouvait signifier pour les chrétiens d'alors cette fête qui dominait toutes les autres. Même après la restauration de la veillée pascale par Pie XII, puis la réforme liturgique qui a retrouvé les gestes et les signes de cette fête, nous avons de la peine à imaginer qu'elle pouvait être la grande fête : la célébration de Noël est née au début du IV^e siècle et n'est devenue universelle que vers 439⁶⁹. Le parcours nous a montré que la fête de Pâques a commencé par se faire avec les rites du judaïsme, puis que la lecture du douzième chapitre de l'Exode a été comme un point d'articulation pour y associer le mystère pascal du Christ, avec un accent sur la passion du Christ qui semblait être le sens du mot *Pascha*. Mais à Pâques, de façon très ancienne, on cesse le jeûne, on chante alléluia, on ne fléchit plus le genou⁷⁰. L'association du geste du baptême avec la mort et la résurrection du Christ, avec l'engendrement de nouveaux baptisés et le repas eucharistique a fait de la fête de Pâques comme le foyer étincelant de toute la foi chrétienne, là où elle s'engendre par la grâce du Christ et de

68. V. SAXER, *Les Rites de l'initiation chrétienne du IIe au VIe siècle : esquisse historique et signification d'après leurs principaux témoins*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1988, p. 398 avec les références à Augustin.

69. Voir V. SAXER, art. « Noël (fête de) », *DEÇA*, t. 2, Paris, Éd. du Cerf, 1990, p. 1759.

70. Voir CANTALAMESSA, *Pâque*, p. 59, n° 30, n. 1.

l'Esprit, là où elle anticipe dans l'inauguration des cinquante jours qui vont suivre le temps du Royaume de Dieu. La lumière, le feu, l'eau, le lait et le miel, tous les éléments se conjuguent pour signifier la transformation de l'univers, anticipée par celle des baptisés grâce au mystère de Pâques. Par la suite, le développement du rite de la veillée pascale dans sa diversité montrera le jaillissement issu de ce centre focal, suscitant l'attente de la fête « dans la joie d'un désir spirituel⁷¹ ».

Dominique GONNET, s.j.

Résumé

La fête de Pâques, issue du judaïsme, est liée à la mort et à la résurrection du Christ. Elle n'a pas été tout de suite christianisée, le dimanche restant le jour du Seigneur. Non sans débat, la fête a été célébrée le dimanche suivant le 14 nisan, jour de la Pâque juive. Sa célébration a été le moment par excellence de la célébration du baptême. L'auteur évalue comment les étymologies supposées du mot *Pascha*, rattaché à *paschein*, souffrir, ou bien à l'idée de passage (*pascha-transitus*) ont joué ou non sur la compréhension de la fête. Il montre aussi comment les différentes harmoniques de la fête : sacrifice de l'agneau pascal, sortie d'Égypte, passion et résurrection du Christ, conversion individuelle et mystère central de la foi, baptême et eucharistie, ont été associées entre elles par différents Pères des premiers siècles de l'Église. L'histoire se mêle ainsi à un développement thématique, jusqu'à ce que l'année liturgique déploie à travers le temps ce que la fête de Pâques rassemblait en elle-même.

71. Saint BENOIT, *Règle* 49, cité par CASEL, *Pâques*, p. 96 : les pages 89-104 constituent une remarquable synthèse de la signification de Pâques.